La question noire au Brésil et la mise en représentation dans les espaces muséaux : des droits humains au droit à l'image et à la mémoire [1]

Francine Saillant

Professeure, Département d'anthropologie / CÉLAT,
Université de Laval – Laval, Canada

Selon les idées reçues, le Brésil serait né de trois grandes cultures fondatrices qui chacune auraient contribué à l'édification de la nation et de sa modernité actuelle [2]. Il s'agit de la culture du colonisateur, les Portugais issus du monde ibérique, de celle des Indigènes, les *Indígenos* comme on les appelle au Brésil et, enfin, de celle qu'emportèrent avec eux les Africains venus par milliers sur le continent américain entre le XVI^{e} siècle et le XX^{e} siècle. On estime leur nombre variant de quatre à cinq millions qui vinrent en tant qu'esclave au Brésil. C'est au Brésil que « s'établirent » le plus grand contingent d'Africains dans les Amériques et c'est aussi dans ce pays que l'on retrouve aujourd'hui la plus grande diaspora noire du monde. Au point de départ, tous ces groupes qui constituèrent la base du peuplement du pays étaient déjà pour chacun d'eux issus de mondes pluriels. Au Portugal, se retrouvaient non seulement les Européens blancs mais aussi, comme en Espagne, des Juifs (marranes) et des Arabes (catholiques) qui fuirent l'Inquisition et pour certains d'entre eux se retrouvèrent au Brésil. Les Portugais du XVI^{e} siècle étaient des habitués de l'esclavage, eux qui le pratiquaient et en tiraient des bénéfices car ils étaient nombreux à en posséder dans les familles et certains en faisaient le commerce. Le Portugal, tout comme l'Espagne,

1. Au moment où cet article a été préparé, une situation dramatique s'est installée au Brésil, celle de la destitution de la présidente Dilma Roussef et de l'installation du gouvernement provisoire qui s'est accaparé le pouvoir et met en péril les politiques sociales et de droits humains qui ont marqué le pays depuis la constitution de 1988. Il faut donc considérer cet article comme reflétant l'héritage de la nouvelle constitution, progressiste, incluant celui du gouvernement destitué, et s'inquiéter de l'avenir qui risque de ne pas être celui qui s'inscrira en droite ligne de l'histoire récente, en particulier celle qui a marqué les années 2000. Je tiens aussi à souligner que cet article est aussi largement inspiré de mon récent ouvrage portant sur le mouvement noir au Brésil (Saillant 2014).

2. Darcy Ribeiro, 1995.

la France, l'Angleterre, la Hollande, était l'un des piliers du commerce triangulaire, soit de la traite négrière (aussi appelée traite atlantique) qui se déploya entre l'Europe, l'Afrique et les Amériques entre le XVI^{e} et le XIX^{e} siècle et qui permit de fournir les colonies des Amériques en main d'œuvre esclave, l'Europe en produit de ces colonies et l'Afrique en biens européens et américains.

L'Afrique se trouvait donc déjà présente au Portugal au moment du contact et au début de la colonisation. Elle l'était aussi en Europe par le biais de la traite atlantique qui représentait en quelque sorte la première mondialisation par l'expansion intercontinentale du commerce et la rencontre des cultures, forcée il est vrai, qu'elle supposait [3]. Les descendants directs ou indirects des Africains captifs qui traversèrent l'océan pour se retrouver indignifiés dans la traite atlantique, devenir des sous-hommes, et finalement reconstruire malgré tout une Afrique imaginaire les liant à leur passé, furent eux aussi marqués du signe de la pluralité. Les populations d'esclaves venus d'Afrique étaient issues de plusieurs points de l'Afrique de l'ouest, en particulier de la région du Golfe du Bénin, et donc aussi de plusieurs cultures représentant plusieurs royaumes, plusieurs cosmologies, d'innombrables références culturelles, qu'elles soient animistes ou musulmanes. Ces références, toutefois, devaient en principe être abandonnées sous le régime esclavagiste et dans le contexte de la captivité [4] au profit de celles du colonisateur. En ce qui concerne les Indigènes, qui refusèrent la mise en esclavage, est-il nécessaire de rappeler que ceux-ci, encore aujourd'hui, représentent tant de groupes que subsistent toujours 200 langues parlées au sein de ces populations. Ce qui signifie autant de cultures, du Nord au Sud du pays, qui étaient et sont présentes et dans leur cas, depuis des millénaires [5]. Au fond, aucun des groupes à l'origine du peuplement du Brésil ne pouvait à lui seul représenter une seule identité car ils étaient déjà « plusieurs à être plusieurs ». Tout au long de la colonisation, la religion catholique (et le christianisme) fut un instrument majeur de nivellement des cultures d'origine des Indigènes et des Africains par différentes pratiques punitives, dépréciatives ou encore d'interdiction.

Le Brésil, pluriel dès sa formation, comme c'est le cas de toutes les autres nations des Amériques, a produit un mythe national qui devait contribuer à son unité. En effet, la diversité qui est au fondement même de cette nation, au-delà de la simple cohabitation des trois groupes à la base du peuplement, posait tout un défi au pouvoir, blanc et européocentré, lequel devait répondre clairement aux besoins d'unification et d'identification du peuple à cette jeune collectivité. Ce pouvoir devait s'assurer d'un certain ordre, ainsi qu'éviter les débordements et le chaos que représentait en quelque sorte une si grande diversité. La religion du colonisateur a entre autres servi à jouer ce rôle. C'est ainsi que lorsque la démocratie naquit avec la première République (1889) suite à l'abolition de l'esclavage (1888) [6], s'est fait sentir le besoin de l'élaboration d'un mythe national qui devait créer le liant symbolique de l'unité tant recherchée pour une nation nouvelle qui souhaitait sa place dans la modernité du concert des nations en émergence durant cette période : il s'agit du mythe de la démocratie raciale [7]. Ce

3. Cottias 2007 ; Lovejoy, 2011.
4. Saillant 2014 ; Mattos *& alii.*, 2012.
5. Darcy Ribeiro, 1995.
6. Mattos, Castro, Abreu et Dantas 2012.
7. Saillant, 2014.

mythe de la démocratie raciale, qui en clair, relate l'histoire du Brésil comme celle de la co-habitation harmonieuse de la rencontre de trois peuples, cultures et civilisations, est celui qui contribua à effacer la pluralité des trois peuples à la base de la formation du Brésil.

Ce mythe créa une sorte d'unité née de cette « miscégénation » (fusion somatique et culturelle) d'où serait issue une culture originale, unique, unifiée, ayant réussi à transcender ses différences. Ce qui signifie que la violence de la colonisation et de l'esclavage qui fait intrinsèquement partie de ce tableau historique, quoi que présente, s'est trouvée en quelque sorte incorporée dans le mythe national mais aussi euphémisée par ce mythe. On a réduit par ce mythe la violence fondatrice à une sorte de transcendance de la diversité au profit de l'unité. La très grande prégnance du mythe de la démocratie raciale a contribué à produire une forme d'hégémonie culturelle fondée sur le métissage qui valorise le tout et efface les singularités [8]. Dans son célèbre ouvrage, Gilberto Freyre (2003[1933]), *Casa Grande et senzala,* auquel est habituellement associé le mythe de la démocratie raciale, bien qu'il n'en soit pas directement l'auteur, l'auteur célèbre en effet la miscégénation qui serait le principe qui permit de combiner le meilleur de tous les mondes et de fonder, au final, la nation brésilienne.

Le Brésil ne fait pas exception. Il faut comprendre que c'est bien là le rôle des mythes nationaux que de rassembler, de réunir, de créer du 'un', de l'identité et de l'identification au-delà des différences et de la diversité [9]. Car, en quelque sorte, les mythes nationaux dont font partie les mythes fondateurs sont présents dans toutes les nations modernes. Ce sont ceux qui proposent une représentation unifiée de la nation, ce sont entre autres eux qui ont fonction de rassemblement symbolique, avec par exemple les hymnes, les drapeaux, les lieux forts du patrimoine, notamment les musées nationaux et leurs expositions permanentes. Ils identifient l'origine des peuples, ils les qualifient à travers des héros valeureux et des actions que l'on veut habituellement libératrices. Ils identifient la nation à ce qu'elle a d'unique et d'incomparable. Il en fut ainsi du mythe fondateur qui raconte l'exceptionnalité de la nation américaine, son caractère supposé unique, nation qui serait protégée par la Providence divine et aurait pour mission de projeter son modèle en tant que phare de la liberté à l'humanité toute entière. On connaît tous l'efficacité de ce mythe tant à l'intérieur de la nation américaine qu'à l'extérieur.

La diversité de la nation brésilienne ne s'est pas arrêtée à la période de la colonisation et de la fondation mais s'est prolongée à partir de la période républicaine. En effet, des milliers d'Européens et aussi d'Asiatiques ont contribué à peupler le pays et à poursuivre cette aventure de la diversité et de la participation à la fondation de la nation brésilienne tout au long du XX^{e} siècle, qu'il s'agisse par exemple des Italiens, des Polonais ou des Japonais qui sont venus remplacer les esclaves libérés après l'abolition [10], fonder des fermes ou encore s'y insérer comme ouvriers notamment dans l'État de Sao Paulo.

8. Il faut distinguer la théorie de la formation de la culture élaborée par François Laplantine et Alexis Nouss dans leur ouvrage : *Métissage, de Arciboldo à Zombi* (2002), de l'usage politique qui peut en être fait de la notion de métissage depuis le mythe de la démocratie raciale et qui est discuté dans cet article.

9. Bouchard, 2001.

10. Au moment de l'abolition, rappelons que 50% des esclaves étaient déjà dits libérés.

L'avènement de la République brésilienne de 1889, post abolitionniste, n'a pas été complètement synonyme d'un État de droit dans la mesure où, dès le début du XX^{e} siècle, s'est installée la première dictature, celle de *l'Estado Novo* (1937-1945). Il faut comprendre que la démocratie brésilienne est d'histoire encore jeune et pavée de soubresauts. Plusieurs régimes non démocratiques ont d'ailleurs précédé celui de la première République, laissant dans la mémoire collective et dans l'histoire les traces d'un pouvoir autoritariste : pensons au pouvoir colonial et esclavagiste qui a eu cours pendant trois siècles (1500-1822) et au pouvoir impérial (1822-1889) qui lui a succédé. Les dictatures de Gétulio Vargas (1937-1945) et celle des colonels (1964-1985) ont marqué la jeune République d'une nouvelle suite de pouvoirs totalitaires. Ce n'est que depuis 1988 que l'on parle d'une nouvelle constitution au sens moderne de la chose alors que le Brésil a affirmé dans sa constitution le droit et le pluralisme, qu'il se reconnaît comme une nation multiculturelle et qu'il laisse apparaître au grand jour tous les mouvements sociaux jusqu'alors réprimés tels que le féminisme, le mouvement noir, les mouvements travaillistes et autres. La constitution de 1988 de la deuxième République fut d'ailleurs calquée sur la constitution américaine.

1 L'esclavage

Au cours de la période coloniale, plusieurs lois sont venues alimenter le débat sur l'esclavage et son abolition que l'on nomme successivement ainsi : Loi Eusebio de Queirós (1850, anti-trafic), Loi Nabuco de Araujo (1854, anti-trafic), Loi du ventre libre (1871, première abolition) et Loi Auréa (1888, deuxième abolition). On a d'abord interdit le trafic lui-même mais point la pratique en territoire brésilien, ensuite on a tenté une loi qui venait affaiblir le pouvoir des propriétaires en proposant des conditions restrictives pour la mise en liberté. Il fallut une deuxième abolition pour en venir finalement à bout. Même avec cette loi, durant une cinquantaine d'années, l'esclavage traditionnel a continué de sévir comme le relatent maintenant plusieurs historiens [11]. Le monde noir n'a jamais été docile face à son histoire et à la question de l'esclavage puisqu'il a su se rebeller de multiples façons : il a offert une résistance politique si l'on en juge de l'apparition périodique de mouvements d'opposition tout au long de l'histoire, ceux-ci allant des rébellions d'esclaves en passant par la formation d'un parti politique noir dans les années 1930 (*Frente Negra*), puis allant jusqu'aux mouvements sociaux contemporains qui ont porté la question noire à l'avant-scène des débats publics.

On peut aussi parler de résistance culturelle par la recréation des arts « africains » dans le Nouveau Monde, comme cela s'est fait un peu partout ailleurs, de la Colombie au Mexique, aux États-Unis, aux Antilles françaises, anglaises, espagnoles [12]. Enfin, on ne saurait négliger la résistance religieuse qui, par les valeurs de l'ancestralité et de l'africanité, prend la religion comme creuset de la protection humaine (*terreiros*) et divine (les ancêtres) ainsi que du lien entre le passé (esclavagiste) et le présent (qui se veut émancipatoire), entre le Nouveau Monde et l'ancien Monde [13].

11. Mattos *et al.*, 2012.
12. Glissant, 2007.
13. Capone, 1999.

Le mouvement noir occupe une place importante dans cette résistance, en particulier depuis les années 1980. Il exprime la question de l'esclavage à travers le présent qui parle aussi de la mémoire du passé :

- celui d'une citoyenneté fragile jamais vraiment acquise depuis l'abolition ;
- celui d'être emprisonné dans des marges, celles d'être quasi citoyen ;
- celui de la lutte quotidienne de ceux qui, en majorité noirs et métis, vivent dans la pauvreté ou l'extrême pauvreté [14].

Le mouvement noir, en affirmant que « la fin de l'esclavage n'a jamais eu lieu » (un slogan fort qui revient dans les grandes démonstrations publiques depuis des décennies), peut-être caractérisé selon dans différentes phases de son évolution qui s'est tramée dans une culture de la résistance :

1. Face à l'esclavage, on a vu naître du XVI^{e} au XIX ^{e} siècle les grandes révoltes d'esclaves (Zumbi, Malês) et les tactiques de résistance par le marronnage à travers les *quilombos,* mais aussi le mouvement abolitionniste qui a abouti à la deuxième abolition de 1888 ;
2. Face aux conditions difficiles de la réalité des esclaves post abolition [15] qui n'ont pas bénéficié de compensation (notamment une terre) et qui se sont retrouvés dans un statut subalterne et dans la pauvreté ;
3. Face à la venue des immigrants européens qui se sont engagés dans le travail des grandes fermes occupées anciennement par les anciens esclaves, en tant qu'employés ou encore propriétaires. Par ces résistances historiques, le mouvement noir contemporain a trouvé son creuset.

On a tour à tour assisté à l'éveil noir identifiable par ces exemples de premier plan :

- la création de la presse noire à São Paulo (1910-1940) ; la création du parti noir (*Frente negra*, 1931-1937) ;
- le développement du théâtre expérimental du Noir (TEN) à Rio de Janeiro (1950) [16].

Très malheureusement, les deux dictatures, celle du gouvernement Vargas puis celle des colonels, ont rendu extrêmement problématique l'organisation politique du monde noir durant cette période. L'émergence du mouvement noir contemporain s'est faite à partir des années 1970 et a culminé dans les années 1980. Le mouvement noir contemporain prit alors la figure d'un mouvement à la fois identitaire et social et se créa en 1976 par la fondation du mouvement noir unifié (MNU), par la création des groupes d'union de conscience noire (1979) et par celle des grandes ONG de femmes noires qui apparurent dans les années 1980 [17]. C'est enfin en 1986 que l'on voit apparaître l'érection du buste Zumbi [18] à Rio (1986), héro de la résistance qu'offrit le quilombo Palmarès au pouvoir colonial du XVI^{e} siècle devenu symbole de la résistance

14. D'Adesky, 2006.
15. Dos Santos Gomes et Da Cunha, 2007.
16. Saillant, 2014.
17. Geledes, Criola.
18. De nom du célèbre résistant du quilombo Palmarès.

noire. Cette période représente une grande effervescence pour le mouvement qui vit alors une transition entre l'oppression de la dictature et l'avènement de la démocratie. Vont se dérouler au cours des années 1980 et 1990 une série de marches nationales (ex. : Marche du 300e anniversaire de Zumbi ; marche du centenaire de l'abolition), alors que sera adopté, en 1996, le premier programme national des droits humains.

Dans la même foulée, le milieu académique soutint une série d'initiatives conduites par les membres du mouvement et on vit apparaître, en sus, dans les années 1990, les études afro- brésiliennes qui sont depuis demeurées très florissantes.

Comment le mouvement noir a-t-il jugé la question de l'esclavage au cours de toutes ces années ? D'abord, le mouvement a critiqué l'ambiguïté de la mémoire de l'esclavage dans la mémoire nationale et son intégration difficile à la problématique de la terre, encore non résolue dans ce pays. Le mouvement a aussi noté le maintien du travail esclave et la résurgence de la problématique de l'esclavage comme fait contemporain. Enfin, l'esclavage n'a pas été reconnu comme crime contre l'humanité par l'état brésilien.

2 La culture

En particulier, depuis les années 2000, et dans le respect de la nouvelle constitution de 1988 et de la Déclaration de Durban [19], plusieurs programmes sont venus affirmer et encourager la diversité culturelle en faveur des minorités et des groupes minorisés, soit de ceux que l'on traite comme des minorités. Toutefois, juste avant les années 2000 et dès l'année de sa fondation (1988), la Fondation culturelle Palmares soutenait la reconnaissance des communautés *quilombolas*, communautés équivalentes à celles des Noirs marrons que l'on retrouve dans les Antilles et dans d'autres pays d'Amérique du Sud. Jusqu'aujourd'hui, cette fondation n'a cesse de travailler à la reconnaissance des communautés *quilombolas*, mais aussi d'autres comme celles des diverses communautés indigènes du pays, cela par la valorisation de leurs cultures et de leurs patrimoines. Aujourd'hui, cette fondation est active dans la lutte contre l'intolérance religieuse qui sévit actuellement avec la montée du néo-pentecôtisme brésilien d'influence américaine et ultra-conservateur [20].

En 2003, le gouvernement de Lula met en place le Secrétariat des politiques pour la promotion de l'égalité raciale (SEPPIR). Quoique peu argenté, cet organe influe sur l'implantation de politiques d'actions affirmatives dans tout le pays, sur les politiques de défense des minorités ethniques, raciales et sociales, et sur une place améliorée et plus juste pour les communautés noires du pays (ex : *quilombos*, religions de matrice africaine des *terreiros*, groupes pauvres des favelas) dans l'esprit de la réparation du tort historique de l'esclavage. Le travail fait auprès des communautés noires inspire de nombreuses actions pour les autres catégories de groupes minorisés, par exemples les personnes handicapées et LGBT. Ce secrétariat est un aboutissement de longue lutte menée au sein du mouvement noir brésilien et résulte d'une critique du mythe

19. UNESCO, Conférence mondiale de Durban contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance, 2001.

20. Saillant, 2014.

de la démocratie raciale, de moins en moins hégémonique et de plus en plus remis en cause durant la décennie 2000.

L'esprit d'un « Jamais plus sans nous » se répand à travers des préoccupations grandissantes pour les diverses minorités religieuses, ethniques, pour les personnes handicapées, pour les personnes ayant des problèmes de santé mentale, pour les questions de genre et pour de nombreuses autres. En sus des politiques dirigées sur les communautés *quilombolas*, on a vu apparaître au cours de la même décennie une politique d'enseignement obligatoire de l'histoire de l'Afrique et de la culture afro-brésilienne dans les écoles publiques, ainsi qu'un projet de loi instaurant des quotas pour les Noirs et diverses minorités. Cette politique n'a pas fait l'unanimité. Mais, à ce jour, plus de la moitié des universités fédérales (publiques) ont déjà appliqué le principe des quotas et n'ont pas attendu l'adoption de cette loi. Toutes ces avancées sont une manière de réparer une histoire qui a eu et a toujours des conséquences défavorables à certaines communautés et a influé sur les inégalités sociales, ethniques et raciales dans le pays. Ces politiques ont été aussi une manière de répondre aux droits fondamentaux de la population afro-brésilienne, en tentant de réduire des inégalités et des iniquités fondées sur la discrimination liée à la couleur de la peau et à l'origine.

Au cours de cette même décennie des années 2000, naît une effervescence de projets valorisant participation sociale, développement économique et développement culturel inclusif, en particulier dans les milieux à faible revenu tels que les *quilombos* et les favelas. L'un des exemples les plus connus est celui du groupe Afro Reggae [21] qui a favorisé le développement économique et culturel de communautés de favelas de Rio de Janeiro à travers la musique (rap, funk) et la participation des jeunes de ces milieux. Au cours des années 2000, c'est une myriade d'expériences de ce type qui voient le jour, incluant la mise en place des *Pontos da culturas* [22] qui relient des communautés entre elles et permettent de créer, depuis des pratiques culturelles préexistantes, du développement socio-économique favorable à la dé-marginalisation. Ces projets bénéficient de la politique nationale de connectivité à l'Internet.

3 Les musées

Cette dynamique a aussi son pendant sur le plan des institutions culturelles, notamment avec la création, en 2009, de l'Institut brésilien des musées (IBM) [23] qui compte plus de 2500 musées au Brésil. L'un de ses programmes est celui du droit à la mémoire (*Pontos de Memória*) [24], lequel rejoint différents groupes culturels qui n'ont pas la possibilité de raconter leurs propres histoires, leurs mémoires et leurs patrimoines dans les musées d'importance nationale. Ce programme permet de contribuer à la mise en oeuvre d'une politique publique de développement, ainsi que d'une politique publique de droit à la mémoire comme base du plan national sectoriel des musées et du plan national de la culture [25]. Vu ainsi, on peut comprendre de quelle manière la

21. Voir le site Web : http ://www.afroreggae.org/

22. Voir le programme sur le site du ministère brésilien de la culture : http ://www.cultura.gov.br/pontos-de-cultura1

23. Voir le site Web : http ://www.museus.gov.br/

24. Voir le programme sur le site de l'institut brésilien des musées : http ://www.museus.gov.br/tag/pontos-de-memoria/

25. Voir le site Web : http ://www.museus.gov.br/

promotion de l'égalité raciale associée à des politiques favorables aux droits humains et à la diversité ont permis de penser ces droits de manière sophistiquée et agissant dans différentes sphères du social. Aux politiques de l'IMB, viennent s'ajouter celles de l'Institut du patrimoine historique national brésilien (IPHAN) [26], qui ont agi souvent de façon concertée.

Quoique tous ces développements soient très favorables à un contexte renouvelé de la dynamique qui relie minorités, groupes minorisés et mondes afro-brésiliens, on ne peut passer sous silence la réalité effective des musées nationaux face à ces mêmes groupes. On peut ici parler d'une mémoire hégémonique encore trop peu sensible à la profonde diversité du pays et lorsque cela est fait, on note une certaine conformité au mythe national, soit celui de la démocratie raciale. Par exemple, en ce qui concerne la population noire, on ne retrouve que peu de traces muséales de sa place dans la culture nationale et son élaboration, notamment dans le cas des musées nationaux de société [27].

Prenons ici deux exemples.

D'abord le grand musée d'ethnographie du Brésil, le *Museu Nacional.* Ses expositions sont consacrées principalement aux grandes sous-disciplines associées à l'anthropologie (archéologie, linguistique, linguistique et ethnologie) et la plus grande part de la section ethnologie est consacrée aux Indigènes. Plus récemment, on a davantage mis en évidence les populations noires sous le chapeau « autres minorités » qui est par ailleurs fort limité. C'est donc à une vision tronquée de la diversité que l'on a affaire, et partiellement fidèle au mythe de la démocratie raciale, lui-même limitatif quant à la représentation de la diversité comme on a pu le voir.

Ensuite, le *Museu Histórico Nacional,* musée d'histoire du Brésil. Ses collections permanentes mettent bien sûr l'accent sur l'histoire et la formation du Brésil en tant que Nation. Une place significative est donnée à la présence indigène au moment du contact. Le récit national qui fait état de la présence noire dans le pays fournit des indications sur l'esclavage. Ce musée se concentre finalement sur la mémoire officielle, sur la formation de l'État, sur ses différents régimes politiques. Il ne laisse qu'une place minimale aux minorités et groupes minorisés davantage « objets » de son voisin (le *Museu nacional*) et de sa mission ethnologique. Le *Museu Histórico Nacional* est sans doute l'exemple le plus abouti de la conformité de la mission muséale avec le mythe de la démocratie raciale qui réduit la diversité au « Un »de l'unité nationale.

Ces exemples référant à l'absence relative des minorités et groupes minorisés dans les musées nationaux, à l'exception des Indigènes, ne saurait amener à taire la floraison d'expériences muséales accompagnées d'action de médiation culturelle faisant une place de plus en plus importante aux groupes qui représentent cette diversité, en particulier celles qui ont cours dans les musées de petite taille et dans ceux émanant d'initiatives privées qui n'ont point ce statut de « musée national ». La conjugaison des actions plus récentes liées aux politiques nationales, aux politiques de la ville, aux pressions des mouvements sociaux, aux politiques muséales et culturelles qui émergent

26. Voir le portail : http ://portal.iphan.gov.br/.
27. Que nous distinguons des musées de Beaux-Arts.

de l'esprit des années 2000 (et nous pourrions dire des années Lula et Roussef), constitue une avancée sans précédent. On peut même parler d'un effet de pression sur les musées nationaux gardiens de la mémoire hégémonique et normalisée. Ainsi, en 2015, le *Museu Nacional* a permis que des objets du *candomblé* saisis par la police lors des rafles des années 1950 dans les *terreiros* puissent finalement être exposés en ses lieux.

Hors des grands musées nationaux, c'est donc dans les musées communautaires et dans des initiatives privées que se retrouve la mémoire de la plupart des minorités et des groupes minorisés [28]. Et donc des populations noires...

Dans le cas de la mémoire et du patrimoine afro-brésilien, on peut d'abord citer l'expérience du *Museu do Negro* [29] qui trouve son origine dans une confrérie religieuse noire, celle de *Nossa Senhora do Rosário* et *São Benedito dos Homens Pretos*. Ce musée, maintenu tout au long du XX^{e} siècle par les membres de la confrérie et abrité par une église catholique construite par des esclaves, valorise la place des communautés noires dans l'histoire du Brésil et présente un autre récit de la nation, distinct de celui du mythe de la démocratie raciale, en montrant l'importance de la culture afro-brésilienne, la place de l'esclavage dans l'histoire, le rôle des Afro-Brésiliens dans l'émancipation incluant bien sûr celle des abolitionnistes et, enfin, il accorde une place de choix à plusieurs héros afro-brésiliens, de Zumbi à Abdias Nascimento. Les anciens esclaves sont montrés non pas comme des victimes absolues assimilées dans une identité brésilienne unifiée, mais comme des sujets combatifs, acteurs de leur libération et porteurs de leur historicité. Au cours des années 2000, ce musée, quoique reconnu, ne trouvait que peu de soutien matériel de l'IPHAN. Car l'État, en principe laïque, qui se veut neutre, se méfie traditionnellement de la pression des groupes religieux afro-brésiliens, cela malgré le fait que le musée soit abrité par une église catholique.

Un autre exemple qui peut être cité est celui de l'Institut des *Novos Pretos,* espace créé par accident. Des habitants du quartier portuaire de Rio (*Valongo*) trouvèrent dans les années 2000 dans les fondations de leur demeure des ossements et en firent déclaration à la ville. La ville envoya du personnel de son service d'archéologie qui procéda à des fouilles pendant plusieurs années. Les propriétaires de la maison, quelque peu dépossédés de leur milieu de vie, réagirent en citoyens, se considérant gardiens d'une mémoire unique, celle du port de l'arrivée des esclaves (*Gamboa*) de Rio de Janeiro, le plus important du genre au XIX^{e} siècle. On appelait *Novos Pretos* les esclaves qui arrivèrent des navires négriers déjà décédés ou très malades et qui furent ensevelis dans une fosse commune. Grâce à une lutte acharnée unissant des militants noirs, les propriétaires de la maison, des tenants de la muséologie critique, des leaders religieux, des archéologues, l'Institut fut créé officiellement et ouvrit ses portes en 2012. Cet Institut se présente comme un musée communautaire, comme un lieu de mémoire et d'animation. Il se distingue dorénavant par un espace qualifié de *Memorial dos Novos*,

28. Le cadre de cet article ne permet pas bien sûr de couvrir tous les cas de mémoire minorisée dont nous pourrions traiter dans cette discussion.

29. L'idée de créer un Musée dédié à la question noire n'est pas nouvelle au sein du mouvement noir. Il faut rappeler que déjà, dans les années 1940, Abdias do Nacimento, leader charismatique du mouvement avait lancé cette idée qui aujourd'hui seulement prend forme de multiples manières dans le pays.

lieu de mémoire et de recueillement, et par un autre espace, contigu au premier, celui de l'Institut lui-même [30]. L'Institut est un espace modeste mais constitue un centre communautaire extrêmement dynamique et prisé par le milieu culturel et politique noir de Rio mais aussi de la diaspora internationale. Là encore, il présente une autre version de l'histoire et le récit qu'on y trouve ne correspond pas, bien entendu, au mythe de la démocratie raciale.

En lien avec cette relecture de l'histoire, plus récemment (2016), des historiens en association avec le Musée d'Art de la ville de Rio (MAR) ont développé une application mobile permettant de faire la visite du quartier où se trouve ce mémorial, soit *Pequena Africa* (Petite Afrique), cela en 58 points reliant les lieux de mémoire de l'esclavage et de la population afro-brésilienne d'origine. C'est ici non seulement du mémorial dont il est question mais de tout le quartier portuaire de la zone de *Valongo* et du *Largo de São Francisco*.

Un troisième exemple est celui du *Museu Afro Brasil* (localisé à São Paulo), projet plus ambitieux développé par un collectionneur, Emanoel Araujo, et dont l'envergure est celle d'un musée national, quoiqu'il n'en ait pas le statut. Ce musée donne une place majeure à l'esclavage et à sa mémoire complexe pour la société brésilienne et à toutes les formes de participation des communautés noires à l'élaboration de la culture nationale. Il offre une perspective critique sur la place des communautés noires dans la mémoire nationale [31], il permet de saisir des phénomènes tels que le blanchiment [32], la résistance, les diverses formes de circulation des pratiques culturelles avec l'Afrique, etc. Ce musée illustre sur le plan artistique, et dans toutes les disciplines, ainsi que sur le plan historique, l'importance de la contribution de la culture afro-brésilienne à la formation du Brésil. Au-delà de son succès, ce musée qui est pourtant l'un des plus beaux au monde traitant d'une culture afro-américaine majeure, trouve des difficultés à maintenir son financement. Comme les deux premiers, il s'éloigne du récit du mythe national.

On ne saurait passer sous silence les efforts faits depuis longtemps par les milieux bahianais pour le développement d'espaces muséaux consacrés à la mémoire et à l'image des communautés noires. L'exemple du *Museu afro-brasileiro* est sur ce point important à citer puisqu'il présente depuis de nombreuses années (1982) les collections permanentes africaines et afro-brésiliennes de la région, incluant l'œuvre monumentale de l'artiste Carybe qui rassemble 27 panneaux représentant les *órixas* du candomblé brésilien. Ce musée est sous la responsabilité de l'Université fédérale de Bahia (UFBA) et du Centre d'études afro-orientales (CEAO) et fut une initiative du célèbre chercheur franco-brésilien Pierre Verger.

Un deuxième groupe d'exemples qui nous vient à l'esprit est celui des musées communautaires issus des milieux les plus pauvres que l'on appelle au Brésil les « mouvements sociaux » et que l'on peut pour notre part identifier aux mouvements populaires. Le premier à citer est celui du *Museu da Maré*, du nom de l'une des favelas les plus

30. Voir le site de l'UNESCO : http ://www.unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/slave-route/

31. Il faut signaler les noms de deux chercheuses importantes dans cette initiative, Hebe Mattos et Marta Abreu, toutes deux de l'Université fédérale Fluminense (UFF).

32. Présentation de personnages historiques comme métissés ou blancs alors qu'ils sont Noirs.

célèbres de Rio de Janeiro. Ce musée, ouvert dans les années 2000, est né dans un espace fragile, dans cette portion de la Baie de Rio où habitent des milliers de personnes (environ 600 000) qui vivaient, jusqu'à la fin des années 1990, dans des maisons sur pilotis, des pêcheurs et des squatteurs, qui forment aujourd'hui la favela de Maré, ce lieu de tous les dangers où le narco trafic et la culture de la débrouille sont rois. Par ce musée, un espace citoyen s'est créé avec les habitants qui souhaitent conserver leur mémoire et lutter contre l'image négative des favelas les plus violentes du Brésil. Le musée est devenu un lieu de construction de la respectabilité de ses habitants, un lieu de participation citoyenne, un lieu à visiter où peuvent se rencontrer les gens du centre de la ville, nantis, et les plus pauvres de cette favela, stigmatisés.

Un deuxième exemple à citer, qui se situe dans la même lignée, est celui du Musée de la favela Rocinha appelé *Sankofa*. Différent de celui de Maré, il s'agit d'un espace en élaboration et d'un musée inachevé car ses habitants se battent contre le pouvoir des néo-évangéliques locaux, contre le narco-trafic et contre l'immobilisme des pouvoirs publics, obstacles majeurs à l'élaboration de la mémoire locale. Toutefois, de nombreuses activités y sont conduites afin de faire des actions qualifiées de muséales, par exemple des expositions en plein air, des thés pour des échanges cultures et autres afin de faire vivre ce musée qui n'en est pas encore un mais dont on peut suivre les activités sur le Web [33].

Le dernier exemple que l'on peut citer est celui d'un musée virtuel participatif ouvert à tous, celui-là mis sur pieds dans les années 1990, le *Museu da Pessoa*, lequel fait la promotion de la formation d'agents locaux dans des communautés de partout au Brésil, dans le but de susciter l'engouement pour une mémoire vivante, populaire et inclusive. Tous sont invités à déposer des archives personnelles sur le site Internet du musée qui possède aujourd'hui une immense collection de récits de personnes ordinaires de tous horizons [34]. Le récit proposé est donc celui de personnes ordinaires absentes des institutions officielles de la culture.

Ces trois exemples de musées élaborés et entretenus par des communautés de gens pauvres ou ordinaires sont différents des premiers au sens où ils proposent une version de l'histoire et de la mémoire qui ne s'appuie pas obligatoirement sur les catégories associées à la question noire mais plutôt à d'autres, associées aux différences de classe, sans pour autant nier la question raciale qui se trouve englobée dans ce cas dans la question des inégalités sociales. Les récits exposés sont aussi éloignés du mythe de la démocratie raciale car ils proposent une vision conflictuelle et critique de la formation du pays qui donne une place et une valeur aux luttes populaires et aux mouvements des gens pauvres ou ordinaires, à leur droit à l'image et à leur droit à la mémoire.

4 Conclusion

Comme on vient de le voir, la mémoire des groupes minoritaires et minorisés n'est pas toujours, sinon rarement, reflétée dans la mémoire nationale. Malgré l'évolution

33. Soulignons ici le travail exceptionnel de l'anthropologue Lygia Segala de l'université fédérale Fluminense (UFF) dans l'accompagnement du processus de cette initiative depuis plusieurs années.

34. Karen Workman, historienne, est à l'origine de ce projet d'abord situé à São Paulo mais qui rejoint maintenant tout le pays par son succès.

des droits et des droits humains pour les groupes minorisés et les minorités au Brésil, malgré un contexte politique qui fut favorable depuis 1988 à la diversité, malgré l'évolution des institutions patrimoniales, muséales et culturelles dans le pays, la pratique des musées nationaux a été celle de ne réserver à la mémoire et à l'histoire des intéressés qu'une infime part, exception faite des Indigènes [35]. On ne peut d'ailleurs être sûrs que les Indigènes eux-mêmes soient satisfaits de la manière dont on les présente dans les musées nationaux.

Dans le cas du Brésil, cela est entre autres dû, pour le cas des Afro-Brésiliens tout au moins, à l'ambiguïté de la mémoire nationale face à la mémoire de l'esclavage. L'esclavage, présenté dans le contexte du mythe de la démocratie raciale n'apparaît que comme un fait historique au même titre que les autres, et dont le résultat fut celui de l'unité nationale et de la paix sociale. Les inégalités sociales basées sur les questions de race et de classe ainsi que le maintien des Afro-Brésiliens dans la subalternité n'ont pas leur place dans ce mythe. Certes, le fait de la présence devenue avec le temps plus importante du Brésil au sein de l'initiative de l'UNESCO qu'est la Route de l'esclave, laquelle a favorisé, en leur donnant une légitimité, les actions de valorisation de cette mémoire telles qu'initiées par certains activistes, acteurs culturels et acteurs scientifiques, a influencé la donne. En sus des initiatives, anciennes et récentes ici évoquées, se sont ajoutées celles d'autres d'initiatives extra-muros, comme c'est le cas de la valorisation du quartier de la Petite Afrique à Rio de Janeiro. Une part importante de la mémoire minoritaire des groupes dont les droits ont été bafoués historiquement, en particulier celle des Afro-Brésiliens mais aussi celle des communautés pauvres du Brésil, se trouve dans les musées pour la plupart de modestes dimensions ou nés de l'initiative même de ces communautés et de particuliers qui mobilisent ces communautés.

C'est en fait dans les marges des institutions étatiques que l'on trouve les meilleurs exemples d'inclusion de la mémoire minoritaire (qui représente aussi la diversité) comme nous le montrent les exemples de la mémoire afro-brésilienne et de la mémoire des communautés les plus pauvres du pays. Toutefois, quoique l'espace de la mémoire minoritaire soit vraiment réduit dans les musées officiel, cet espace est sans doute appelé à évoluer à la mesure de la place que cette société donne et donnera à sa vision démocratique. C'est ainsi que les relations entre l'avancée des droits des groupes minoritaires et minorisés au Brésil, notamment ceux des Afro-Brésiliens et des autres groupes exclus, pourra aussi suivre le chemin du droit à la mémoire et à l'image, et donc de la reconnaissance.

Références

Bouchard G., *Genèse des nations et des cultures du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 2001

Capone S., *La quête de l'Afrique dans le candomblé,* Paris, Karthala, 1999

Cottias M, *La question noire,* Paris, Bayard, 2007

D'Adesky J., *Liberdade et reconhecimento,* Rio de Janeiro, Sobotka, 2006

Dos Santos Gomes F. & O. M. Da Cunha, XX, *Quase-Cidadão. Histórias et anthropologias da pós-emancipação no Brasil.* Rio de Janeiro, FGV Editora, 2007

35. Cette question de la mémoire des Indigènes mériterait à elle seule un long développement.

Freyre G., *Casa Grande et senzala,* São Paulo, Global (2003[1933])

Glissant E., *Mémoire des esclavages,* Paris, Gallimard, 2007

Laplantine F. & A. Nouss (dir.), *Métissage, de Arciboldo à Zombi*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 2002

Lovejoy P., *Transformation in Slavery in Africa,* Cambridge University Press, 2011

Mattos H. & *alli.*, *O negro no Brasil. Trajetória et lutas em dez aulas de história*, Rio de Janeiro, Objectiva, 2012

Ribeiro D., *O povo brasileiro-a formação e o sentido do Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1995

Saillant F., *Le mouvement noir au Brésil,* Louvain, Academia, 2014.